

{Pour l'Album des Familles.}

III

Vision de Crémazie

I

C'était un soir d'été ! sur la muette plage (*)
 Ou venaient s'endormir les flots de l'océan,
 Crémazie méditait, pendant qu'un blanc nuage
 Ainsi que sa pensée allait vers l'occident.

Derrière l'horizon mystérieux, immense,
 La nue avait passé déjà depuis longtemps,
 Comme fuit ici-bas la brise d'espérance,
 Comme vont les beaux jours et leurs enchantements.

Le poète, toujours vers le couchant en flammes,
 Reportait ses regards obscurcis par les pleurs :
 Regards où se peignaient les angoisses d'une âme
 Pleine de souvenirs, d'espoirs et de douleurs.

Il songeait à ces bords, ces amis, cette terre,
 Ces rivages auxquels il aimait à rêver,
 Et dont les noms redisaient ainsi qu'une prière,
 Revenaient tant de fois sur sa lèvre expirer.

II

Il tressaille soudain..... car là-bas, dans ces brumes,
 Où d'un soleil mourant tremble un dernier reflet,
 Et ces ombres flottant en nuages d'écumes,
 Une espérance luit ! une terre apparaît !

Ces traits mystérieux, ces contours et ces plages,
 Ne sont pas inconnus : ce sont de vieux amis.....
 Il avait si longtemps contemplé ces images
 Quand jadis il quitta ces lieux toujours bénis.

Mais un nuage obscur jetait son aile immense
 Comme un voile de deuil sur la patrie en pleurs,
 Ou le ciel triste et noir était sans transparence,
 Les astres sans lumière et les champs sans couleurs.

Sur les bords escarpés d'une falaise humide,
 En silence priait un ange aux ailes d'or,
 Et des larmes voilaient ce visage sans ride,
 Plus pâle qu'un lincoln, plus triste que la mort.

C'était l'ange adoré, l'ange qui vous inspire,
 Cœur, votre pur amour ; poète, vos accents,
 Et près de lui gisait sur la terre une lyre,
 Une lyre muette, hélas ! depuis longtemps.

Et de ces bords lointains, terre de souvenance,
 Objet d'un vain espoir, objet de tant d'amour,
 Un long cri s'éleva d'angoisse et d'espérance,
 Et l'écho répéta : " Reviendra-t-il un jour ! "

Cet accent déchira l'âme de Crémazie,
 Souvenirs et regrets, tout parlait à son cœur.
 Alors il entonna pour sa chère patrie
 Un chant, adieu suprême, un hymne de douleur.

(*) Crémazie était alors en France.

" Adieu, beau Canada, terre de la vaillance,
 " Où la gloire a tracé tant d'immortels sillons,
 " Où l'âme a tant d'amour, le cœur tant d'espérance,
 " Où si beaux sont les chants et si gais sont les fronts

" Non, je n'espère plus aller sur cette plage
 " Rêver et contempler..... chanter comme autrefois
 " Chanter !..... Ah ! la douleur m'en ôte le courage,
 " Sous un ciel étranger l'oiseau n'a plus de voix.

" Non, je n'espère plus aller où la mitraille
 " Rongea nos bataillons, victimes de l'honneur,
 " Revoir ces lieux bénis où grondait la bataille,
 " Et dont le souvenir écrivait tant mon cœur.

" Mon âme se nourrit de larmes, de tristesse,
 " Quelques lambeaux épars d'un bonheur passager
 " Sont venus en passant jeter une caresse,
 " Un sourire à mon cœur, mais sans le soulager

" Ce cœur, il n'a plus même une espérance vaine,
 " Même une illusion, un espoir à venir.....
 " Patrie ! Ah ! loin de toi pour expier sa peine
 " Faut-il donc tant pleurer, faut-il donc tant souffrir !

" De l'expiation j'ai bu la coupe amère,
 " Le calice de fiel a précédé mes pas !
 " Que de larmes d'ennuis sur la terre étrangère !
 " Amis, pour tant de pleurs ne pardonnez-vous pas ?

" Et toi, je te prononce encor, nom que ma lyre
 " Redit avec amour et répète en pleurant,
 " Canada !... nom aimé que souvent je soupire,
 " Canada !... nom chéri ! sois mon dernier accent !

IV

Et sa voix s'éteignit !..... mais soudain une aurore
 Jeta son teint de rose et son frais incarnat,
 Sur ces champs adorés qu'il put revoir encore
 Dans toute leur splendeur et dans tout leur éclat !

Il revit ces endroits, illustres champs de gloire
 Où sont tombés, un jour, tant de vaillants héros !
 Dont les faits sont inscrits aux fastes de l'histoire,
 Et les noms inconnus au fond de leurs tombeaux.

Il vit encor le Cap, avec sa citadelle
 Au front noir et sévère, à l'aspect imposant ;
 — Dragon au cœur jaloux, superbe sentinelle. —
 Qui semble sommeiller comme dort un volcan.

Au loin, de vieux soldats au cœur plein de vaillance,
 Revenaient se grouper en un fier bataillon.
 Ils portaient avec eux le Drapeau de la France.
 C'étaient les vieux soldats, héros de Carillon !

V

Puis cette Vision, comme un brillant mirage,
 En s'évanouissant oscilla dans les airs,
 Devant elle tomba le voile d'un nuage
 Jetant son aile grise au front des cieux déserts.

L'ange reprit son vol ! Et la vague écumeuse
 Revenait s'endormir sur la rive du port ;
 Et quand la nuit tomba calme et silencieuse,
 Le poète n'avait qu'un seul espoir : la mort !